

Françoise Aubin

Stephen Jr. Uhalley, Xiaoxin Wu, *China and Christianity. Burdened Past, Hopeful Future*

Armonk (NY), M.E. Sharpe, XIV + 499 p. (bibliogr., index, caract. chinois) (coll. « An East Gate Book »)

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Françoise Aubin, « Stephen Jr. Uhalley, Xiaoxin Wu, *China and Christianity. Burdened Past, Hopeful Future* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 122 | avril - juin 2003, document 122.103, mis en ligne le 21 novembre 2005. URL : <http://assr.revues.org/1493>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://assr.revues.org/1493>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

politique constitutif de la validité même du pouvoir. Un second tome doit transposer la démonstration à l'époque impériale ; ici ce sont les époques républicaine et surtout communiste qui sont envisagées. Des différents types musicaux chinois réutilisés par la politique au XX^e siècle, le plus caractéristique est le *yangge* (ou *yang-ke*), divertissement du Nouvel An en Chine septentrionale combinant chansons, danses et saynètes, que les communistes ont « développé » en un nouveau-*yangge* révolutionnaire (pp. 42-52) ; et, parmi les musiciens activistes de l'exploitation de la musique comme instrument de propagande depuis l'époque de Yan'an, Lü Ji est un exemple éminent (pp. 52-70). Un échantillonnage, avec mélodie notée, de musiques chinoises transformées pour répondre aux prescriptions du discours politique montre que la nouveauté a porté sur le texte plus encore que sur l'harmonie (pp. 73-106). La réécriture est précédée par une collecte des matériaux authentiques en Chine propre et dans les zones ethniques. La surprise est grande de découvrir des milliers de fonctionnaires occupés par cette quête au sein d'institutions musicales étroitement liées au domaine politique et réparties en trois niveaux hiérarchisés menant jusqu'au Conseil d'État (pp. 107-152), alors qu'en Union soviétique les musiques pseudo-autochtones étaient tout bonnement inventées par des compositeurs isolés (pp. 378-380).

La seconde partie, consacrée à la musique ouïgoure, s'ouvre par un raccourci de l'histoire du Turkestan oriental depuis le III^e siècle avant notre ère et par un survol ethnologique qui s'attarde sur une ethnie peu connue, celle des Dolan, localisée aux marges du désert du Takla-makan (sur les Dolan pp. 167-170) – l'historien regrettera seulement que l'auteur ait adopté le point de vue chinois qui fait des Ouïgours modernes les descendants génétiques des Ouïgours médiévaux, malgré la disparition de ceux-ci à partir du XVI^e siècle. Une présentation des interprètes de la musique autochtone montre les rapports tissés au Xinjiang entre musique et religion (pp. 180-188 ; 212-218), quoique tout le monde puisse jouer de la musique et en toute circonstance (sauf, le plus souvent, aux funérailles), faisant appel soit aux *muqam* savants soit aux chansons populaires soit à un mélange des deux, en s'accompagnant d'instruments apparentés à ceux que l'on connaît dans toute l'Asie intérieure (pp. 190-208). Le cœur du présent travail est à rechercher dans deux longs chapitres qui analysent, d'une part, les chants ouïgours originaux – musique et paroles –, en remontant jusqu'à des informations contenues dans des sources chinoises du VI^e siècle (pp. 268-273), et, d'autre

part, la musique ouïgoure réécrite, aux trois niveaux successifs de la hiérarchie définie précédemment, jusqu'à s'intégrer dans un folklore national censé être pluri-ethnique. L'exercice le plus délicat auquel s'est livré l'A. a été une comparaison entre le corpus dressé localement, à Kashgar (320 pièces), et celui rectifié ensuite au niveau de la province, à Ürümchi (343 pièces), car il fallait établir, par tâtonnements, une méthode pour assortir chaque morceau du premier corpus avec son correspondant dans le second (pp. 345-351).

En conclusion, il apparaît que les collecteurs locaux (à Kashgar, en l'espèce) se sont principalement préoccupés de noter leur patrimoine musical, en le soumettant simplement à quelques ajustements pour indiquer leur soumission aux modes et instructions venues de Pékin ; au niveau de la province (à Ürümchi), la réécriture est habile et modérée, afin de ménager les partis en jeu, l'État chinois et l'ethnie ouïgoure : ce sont soit un changement de titre du morceau, sans modification de son contenu, soit une transformation de la mélodie sous le même titre, ou encore un changement du texte sans que le contenu ni le titre soient touchés. La chanson ainsi arrangée à Ürümchi est définitivement « écrite » à Pékin : elle perd notamment son début, de crainte que les autochtones, l'entendant, ne se laissent entraîner à interpréter la vieille version jetée aux orties. C'est ainsi que, selon une formule à la mode, une tradition est inventée.

Françoise Aubin.

122.103

UHALLEY (Stephen Jr.),
WU (Xiaoxin), eds.

China and Christianity. Burdened Past, Hopeful Future. Armonk (NY), M.E. Sharpe, xiv + 499 p. (bibliogr., index, caract. chinois) (coll. « An East Gate Book »).

Résultat d'un symposium tenu à San Francisco en 1999, à l'initiative du Ricci Institute for Chinese-Western Cultural History et du Center for the Pacific Rim de l'Université de San Francisco, et dédié à l'histoire du christianisme en Chine, comme beaucoup d'autres réunions internationales de ces dernières années (cf *Arch. supra*, 122.28), ce volume-ci doit être salué comme une réussite exceptionnelle dans le genre difficile des actes d'un colloque. Ce n'est pas vraiment un manuel, mais ce n'en est pas loin, tant chaque contribution est harmonieusement intégrée dans un tout et pose des problématiques générales. La qualité des participants, tous des autorités affirmées depuis longtemps, y a aidé. Un chapitre d'ouverture

(par le P. John W. Witek, sj.) dessine une fresque, succincte mais entraînante, du christianisme en Chine depuis l'arrivée de l'Église orientale syrienne, dite nestorienne, sous les Tang jusqu'au communisme, sans oublier un coup d'œil sur la mission ecclésiastique russe à partir du XVII^e siècle, afin que le non-spécialiste soit apte à replacer dans un cadre général les éléments disparates qu'il va découvrir peu à peu. Et une habile conclusion (par Philip L. Wickeri) reprend l'apport de chacun de ces éléments pour en tirer tout le sel bien au-delà de ce que l'auteur a voulu dire. La bibliographie est regroupée en une liste commune finale, de même qu'une liste assez bien fournie des caractères chinois et un index, luxe assez rare dans un ouvrage collectif. En outre, un spécialiste chinois du christianisme (Zhang Kaiyuan, de Chine continentale) passe en revue, dans un style agréablement dépourvu de jargon dogmatique, les principaux travaux chinois concernant le sujet.

Sept auteurs traitent de la grande époque des missions, sous les derniers Ming et les premiers Qing, aux XVII^e et XVIII^e siècles. Pour Erik Zürcher, l'Europe, telle que les jésuites l'ont présentée à leur public et telle qu'elle a été vue par les chrétiens chinois, est un monde utopique, pétri d'ordre, de paix, de charité, de bonne éducation et d'amour des livres, un idéal que la Chine devait s'efforcer d'atteindre. Paul A. Rule démontre que la théorie bien connue de Jacques Gernet sur l'incompatibilité fondamentale et insurmontable entre le confucianisme christianisé des jésuites et le véritable confucianisme des lettrés du XVII^e siècle vient, en fait, d'une mauvaise compréhension du contexte et des textes : la pensée de l'époque Ming ne doit pas être prise comme un tout unifié, dénué d'hétérodoxie, de syncrétisme, de rivalités intellectuelles ; et se référer uniquement aux écrits polémiques des ennemis des jésuites laisse dans l'ombre l'essentiel, la vie dévotionnelle et rituelle des convertis. Le problème reste, jusqu'à nos jours, celui de la présentation et de l'acceptation de la Révélation. Comme le démontre ensuite fort habilement le P. Nicolas Standaert, sj., la rencontre entre le christianisme et la Chine aux XVII^e-XVIII^e siècles est un processus complexe de transmission culturelle, qui soulève d'abord des questions méthodologiques, telles que celle, tellement discutée et discutable, d'un échec prétendu. Grâce aux jésuites, la Renaissance européenne a eu un certain prolongement en Chine (selon un Shanghaïais, membre de l'Académie des Sciences sociales de la RPC, Li Tiangang). Au Sichuan, le prêtre Andreas Ly (1692 ou 1693-1774), dont le journal en latin est une mine d'informations, était, à

titre de membre des Missions étrangères de Paris, bien que Chinois, profondément hostile aux jésuites et à leurs concessions aux coutumes locales, et il a mis en pratique sans réserve les interdictions romaines (selon un spécialiste des chrétientés locales au Sichuan, Robert Entenmann). À la fin du XVII^e siècle, les jésuites français en Chine, appelés les « mathématiciens du roi [Louis XIV] », sont restés en rapport étroit avec l'Académie royale des Sciences, fondée peu auparavant en 1666, et ils ont joué un rôle important dans les échanges scientifiques entre les deux pays (selon Han Qi, de l'Académie chinoise des Sciences). Une missiologue, spécialiste affirmée de l'histoire des influences culturelles des missions jésuites sur la formation de l'esprit des Lumières en Europe, Claudia von Collani, décèle dans les textes publiés en Allemagne le passage d'une image positive de la Chine, modèle des Lumières, à une image négative qui aboutira au concept de « péril jaune ». La présence orthodoxe russe en Chine trouve une origine inattendue, en 1683, dans la détention en otage à Pékin, avec leur pape, de quelques dizaines de gardes frontaliers de la petite forteresse sibérienne d'Albazin, qui deviennent ainsi sujets de Kangxi, l'empereur mandchou de Chine, et qui reçoivent en 1712 l'aide spirituelle de la première mission orthodoxe russe envoyée par Pierre le Grand ; dès lors les missions se succèdent régulièrement et l'orthodoxie est toujours, au tournant du XXI^e siècle, présente en Chine (par Dinara V. Doubrovskia, de l'Académie russe des Sciences).

À la section de l'époque moderne et contemporaine, Jessie G. Lutz retrace un champ qu'elle connaît bien : les étapes du protestantisme en Chine des débuts, en 1807, à l'arrivée du communisme en 1949 ; et Ryan Dunch prend la suite pour narrer l'adaptation à l'époque communiste, notamment l'indigénisation. Peter Vámos, de Budapest, spécialiste des rapports sino-hongrois, résume une histoire bien peu connue, celle des missionnaires hongrois, catholiques et protestants, dans la Chine des XIX^e-XX^e siècles. Autre histoire mal connue : celle des pratiques catholiques populaires dans les campagnes chinoises, tel le culte marial représenté par des pèlerinages à des sanctuaires dans le style de Lourdes (par le sociologue Richard Madsen). Jean-Paul Wiest fait le point de ses recherches sur la contribution de l'Église catholique à l'éducation en Chine depuis cent cinquante ans ; Ralph R. Covell sur l'hétérogénéité des réactions des minorités frontalières à l'évangélisation. Le directeur de l'Institut des Religions mondiales à l'Académie des Sciences Sociales, Zhuo

Xinping, réfléchit au sens encore obscur et à l'évolution du concept de « chrétiens culturels », développé dans les récentes années quatre-vingt-dix. Et pour que le tour d'horizon soit complet, cet ensemble stimulant se termine sur les incertitudes de l'Église catholique de Hong Kong depuis le retour à la Chine en 1997 (par la missiologue Beatrice Leung) ainsi que sur la lutte du catholicisme et de l'Église presbytérienne de Taïwan pour réussir leur « contextualisation » (par l'historien taïwanais Peter Chen-main Wang).

Françoise Aubin.

122.104 VIEILLARD-BARON (Jean-Louis).

La Religion et la cité. Paris, PUF, 2001, 252 p. (coll. « Intervention philosophique »).

Dans cet essai dense et ramassé, l'auteur propose une lecture philosophique stimulante du concept de religion. Définissant la religion comme une réalité indissociablement individuelle et sociale, il s'attache à définir l'articulation entre ces deux dimensions en poursuivant, dans une première partie, les lectures réductrices de la religion. Il critique la réduction de la religion au politique, distinguant religion et idéologie et soulignant la visée désacralisante du pouvoir dans le christianisme. Il dénonce ensuite la tentation de la sociologie à réduire la religion à un lien social ou à un ensemble de valeurs morales. Il souligne néanmoins la dimension sociale de la religion : structurer la personne dans sa recherche de sens en l'inscrivant notamment dans une communauté. Pour lui, la religion tient sa spécificité dans le fait qu'elle est totalité de l'image du monde et non secteur particulier du social. La confusion de la religion et du lien social illustre la tentation fanatique traditionaliste qui réduit l'adhésion

d'une religion à une communauté, négligeant la dimension du lien à une transcendance. Dans un sous-chapitre, l'A. traque également l'illusion sociolinguistique qui sous-tend l'analyse philologique des textes religieux et néglige la dimension interpellante et herméneutique du texte sacré construit sur la structure appel/réponse, le lien entre la parole et l'écrit, le texte et l'interprétation continue. Dans une deuxième partie, l'A. dénonce la confusion entre religion et religieux qui aboutit à définir un religieux sans religion. Il illustre cette partie par une critique de la confusion religion/principe esthétique, religion/principe moral ainsi que de l'assimilation du christianisme à la démocratie. Si les deux premières parties développent une analyse critique des définitions de la religion, la suivante propose une exploration philosophique originale du concept de religion à travers une étude des attitudes religieuses (âme, révélation, prière, méditation, espoir, foi, conversion). Ces pages offrent un cadrage conceptuel intéressant pour le sociologue qui s'attache à l'étude des formes individuelles de la croyance, notamment à partir du thème de l'émotion en religion. La dernière partie explore les notions de symbolisme, de témoignage et de communauté en proposant une réarticulation des dimensions sociales et individuelles de la religion à partir de la notion d'intersubjectivité.

Les deux premières parties peuvent être lues comme une critique philosophique des dérives possibles des sciences sociales des religions, même si l'A. s'appuie trop souvent sur une définition étroitement chrétienne de la religion. L'analyse philosophique que propose ce livre peut être lue comme base à une réflexion épistémologique pour la sociologie religieuse.

Bérangère Massignon.